

Le Tour de France Randonneur en cyclo-camping du 30 juin au 27 juillet 84

DESCRIPTION DU VÉLO

Deux sacoches avant : d'un côté, la bouffe qui se compose essentiellement d'un kilo de sucre, un kilo de cacao, biscuits, pain de campagne, fromage "Vache qui rit", beurre (que je jetterai par la suite à cause de l'odeur), chocolat et divers ingrédients, ayant peur de mourir de faim ; de l'autre côté, le camping-gaz, une recharge de gaz, les gamelles, un grand bol plastique, un litre de lait par jour et diverses bricoles.

Une sacoche de guidon contenant la carte du jour ainsi que l'itinéraire, mes papiers et l'argent et quelques paquets de biscuits pour passer la faim en pédalant. Également lunettes de soleil, briquet, PQ, comprimés d'aspirine, bob qui n'a pas servi, la tignasse étant assez importante, couverts, quatre mouchoirs, etc.

Une sacoche arrière : duvet, pas de matelas (trop encombrant), tente canadienne deux places, un kilo trois cent grammes de cartes, une douzaine de tee-shirts, trois paires de chaussettes, en somme beaucoup trop de recharge, nécessaire de toilette, rasoir, une serviette de bain, une trousse de réparation et rayons, un gros tricot de laine, une cape pour les gouttes du ciel, un coupe-vent, le haut d'un survêtement, une pompe (que je ne pouvais pas mettre sur mon cadre car je possédais trois bidons) et surtout mes clés pour le retour à Rouen.

Je possédais des pneus Michelin Bib Sport de 25 pour des roues de 700, une bonne selle et comme développements : trois plateaux de 53, 40 et 28 et cinq pignons de 14, 16, 20, 24 et 28.

Le vélo était à peu près équilibré (40 kg) : 14 kg à l'avant de bagages et 16 kg à l'arrière. Et le vélo : 10 kilos. Quant aux pneus, ils roulent toujours (sans crevaison durant le Tour).

En résumé, le vélo à proprement parler n'était pas du tout d'une grande valeur mais il roulait c'était le principal. Et il roule encore !... avec un entretien inexistant. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir de gros moyens pour faire de "bonnes balades". Les dépenses totales de mon Tour de France se sont élevées aux environs de 2 000 francs.

INTRODUCTION

Tout d'abord, avant de raconter mon voyage, je tiens à signaler que je n'aime **pas du tout** écrire. Je le fais pour faire plaisir à certaines personnes.

Cela fait déjà un an que je fais partie du GTR et je rempile à nouveau pour un an, mais je ne pense pas faire autant de kilomètres cette année car je me suis fixé de réaliser, conjointement, le BTS Bureau d'études et beaucoup d'autres choses.

Mais revenons au GTR où je n'ai trouvé que des amis, tous très charmants et serviables ; cela m'a changé beaucoup de mon club précédent, l'on ne peut tout de même pas comparer (Ndlr : le VCR !). J'ai trouvé au GTR un esprit de découverte : de la nature, des gens, des choses, mais aussi la simplicité de chacun plus ou

moins prononcée, et enfin une certaine concurrence plus ou moins grande entre tous ceux qui pratiquent la bicyclette. Cela se retrouve dans notre vie de tous les jours : il y a toujours des rapports de force.

Il y a eu un an que la Fédération m'a adressé l'adresse de Julien, je l'ai rencontré à une exposition à la Halle aux Toiles et il m'a donné six ou sept revues "Cyclotourisme". Trouvant le club "sympa", je m'inscris, je roule comme d'habitude tout l'hiver, mais à un rythme moins soutenu, cela est compensé par de bonnes rigolades (le vélo n'est pas toujours quelque chose de sérieux). François me parle de ses balades, j'écoute attentivement, je le



vois de temps en temps au lycée, j'écoute aussi les autres racontant leurs randonnées, le bon comme le mauvais, ce qu'il faut avoir comme équipement, et enfin arrivent les premières sorties du club fixées au calendrier.

Pendant ce temps, j'ai remarqué deux articles sur le Tour de France Randonneur, revue donnée par Julien. Je suis fortement tenté par cette expérience qui doit en valoir la peine, et un après-midi je me décide : il faut que je le fasse coûte que coûte. Tout part du mois de mars, j'ai quatre mois pour le préparer. Je demande

l'adresse du club organisateur à Philippe et j'écris. Je reçois bientôt une réponse afin de retourner un bulletin d'inscription et 150 francs.

Entre temps, je roule un peu tous les dimanches et écoute toujours les autres au sujet de leurs balades et de leur expérience. J'achète petit à petit des sacoches, une tente, un triple plateau, des surbaissés de fortune (dont François me dira qu'ils ne feront pas 400 kilomètres chargés).

Au fil des jours, je prends conscience de ce que je vais entreprendre. Il ne faut rien laisser au hasard pour réussir. Je bricole mon vélo (je teste plusieurs choses pour voir si cela peut tenir, Aline me regarde tester).

On me rapporte que plusieurs personnes pensent que je ne réussirai pas à cause de mon manque d'expérience, etc, mais... ils me connaissent mal : quand j'ai décidé quelque chose, je le fais jusqu'au bout : avec de la volonté on arrive à tout, ça passe ou ça casse (à un certain moment, ça a bien failli casser) !

Je reçois le règlement et l'itinéraire du Tour de France, mon carnet de route, des cartes postales à envoyer, plaque de cadre n° 985. L'école se termine fin mai, je passe en 2^e année de BTS, objectif atteint, maintenant le stage d'un mois bâclé vite fait bien fait et je peux partir le samedi 30 juin.

Le jour du départ arrive, je pars seul car je veux rouler à mon rythme et être libre de toutes modifications de parcours. Il faut ajouter que pendant l'année, j'avais fait du foot, du volley, du ping-pong et de l'athlétisme parallèlement. J'ai fait 6 000 kilomètres depuis le début de l'année, je suis confiant, je pense être bien entraîné physiquement et moralement car les sorties faites avant me semblaient peu fatigantes mais tout seul on veut toujours faire mieux que ce que l'on peut.

Enfin la veille du départ, je quitte mon stage qui m'a rapporté 3 500 francs pour mon travail fourni, cela me réconforte pour les dépenses de parcours. Je termine les derniers préparatifs la veille au soir et je me couche pour me réveiller le lendemain à 5 heures.

SAMEDI 30 JUIN. ÉTAPE 1 : 268 KM. CUMUL : 268 KM.

5 heures, je me réveille heureux. Le jour attendu depuis quatre mois est arrivé. Je m'habille vite, je déjeune et me voilà dans la rue. Je dis au revoir à mes frères, sœurs et parents (prise de photos).

Je suis un peu inquiet et mes parents le sont aussi (mon père me dira plus tard : "En te voyant partir, je ne pensais pas que le vélo supporterait le voyage"). Je dois pointer à Elbeuf et envoyer une carte postale à 7 heures. Je pointe dans une boulangerie, espérant voir le boulanger un mois plus tard.

Je prends la direction d'Honfleur où je dois pointer pour la 2^e fois. Sur la route de Bourg-Achard, il y a un très grave accident. La gendarmerie arrête la circulation. J'apprends qu'il y a trois morts et les voitures sont dans un triste état. Un photographe du *Courrier de l'Eure* se trouve sur place. Je fais connaissance avec ce journaliste qui me prend en photo et me pose des questions : il préférerait parler de mon futur voyage sur son journal que de l'accident.

Honfleur : je pointe dans un bistrot, je longe toute la côte passant par Deauville, Trouville, Cabourg, Riva-Bella, où je dois pointer, mais erreur je pointe à Ouistreham et je dois retourner à Riva-Bella, d'où 15 kilomètres en plus. En fin de compte, je mange sur la plage. Je reprends la route direction Grandcamp et Cherbourg où je pense coucher.

Il fait beau et j'admire la côte du Débarquement. Après Valognes, je commence à chercher un endroit pour coucher. Je trouve un camping à la ferme à cinq kilomètres de Cherbourg (camping plutôt sauvage). Dix francs le camping cela me semble cher (je suis radin). Après mon bol de lait et mon pain aux confitures, je me couche heureux, satisfait de ne pas être trop fatigué.

DIMANCHE 1^{ER} JUILLET. ÉTAPE 2 : 250 KILOMÈTRES. CUMUL 518 KILOMÈTRES.

Lever : 6 heures. Je mange en vitesse, je range mes affaires et je pars vers 7 heures. Je descends à Cherbourg pour pointer. Une belle côte à descendre mais pour la remonter ce n'est pas la joie. La journée se passe bien, je roule à mon allure, je ne ressens pas encore trop de fatigue. Par contre dans l'après-midi, je commence à

trouver le temps long seul. Je suis bien deux à trois heures à me poser des questions et j'ai une grande appréhension pour ce qui va arriver ensuite. Il commence à faire très chaud et je suis las.

Un peu après Coutances, lorsque le moral est assez bas, je rencontre un "vieux cyclo" faisant le Tour de France. Tout heureux, je m'arrête ainsi que lui. J'apprends qu'il a 75 ans et est parti depuis six semaines (il ne peut donc plus être homologué). Il doit rentrer sur Lille. C'est un Belge et j'ai un peu de mal à le comprendre. Il me dit avoir énormément souffert en montagne et qu'il ne recommencerait pas (cela faisait quatre fois qu'il le faisait). Je suis horrifié de sa tête et de ses jambes car l'on voit les marques de sa souffrance, mais il y avait en lui une sensation de vivre qui me donna beaucoup de courage.

J'arrive motivé jusqu'à Avranches où je pointe. Je passe près du Mont-Saint-Michel et la pluie commence. Il tombe des cordes jusqu'à Dol-de-Bretagne puis cela s'éclaircit en passant à côté de Dinard sur le barrage de la Rance (qui me rappelle de bons moments passés avec ma famille).

Un peu avant Ploubalay, où je dois pointer, j'aperçois un groupe de cyclos mais ils ne s'arrêtent pas. Ils font le Tour de France. La pluie recommence de plus belle et je commence à en avoir « ma claque ». Je commence à chercher où coucher. C'est difficile, cela semble dur au début alors que d'habitude on a un logis où coucher et l'on vous attend.

Enfin je trouve un camping à Lamballe et je monte la tente sous la pluie près d'un arbre. J'arrive à savoir par des Allemands que le responsable du camping n'est pas là. Malgré cela je mange tout en écoutant la radio qui me tiendra compagnie chaque soir. Je regarde le nombre de kilomètres accomplis et je suis assez satisfait malgré les courbatures dont la cause doit être l'anxiété.

LUNDI 2 JUILLET. ÉTAPE 3 : 217 KILOMÈTRES. CUMUL 735 KMS.

Le réveil ce matin est très dur. J'ai plein de courbatures, je suis fatigué et j'ai envie de rester dans mon duvet. Tant bien que mal, je fais chauffer mon lait dans ma tente mais un faux mouvement me fait renverser toute la casserole. Là, je me réveille complètement, je me brûle et il y en a partout. Je nettoie tant bien que mal mes affaires, puis je repars tout en prenant la ferme résolution de faire chauffer mon lait à l'extérieur dorénavant.

Je pointe à Yffiniac, puis la longue route se présente à moi. Heureusement le coin est joli. Saint-Brieuc est épouvantable à traverser. Le vent se lève. Je passe Paimpol, Tréguier, Lannion, tout en pestant contre ce vent. J'arrive dans la baie de Lannion, plus exactement au Lieu de Grève, où le paysage est magnifique avec toutes ses diversités de couleurs entre la mer et la côte. La forme revient petit à petit et je prends une gentille petite route qui va de Landivisiau à Landernau, puis je rejoins Brest où je dois pointer.

La nuit commence à tomber et je dois trouver vite fait un endroit pour coucher (je n'ai pas de lumière, trouvant cela superflu). Je trouve un endroit près de Daoulas où je m'installe avec un coucher de soleil superbe. Mais, en montant la tente, l'odeur de lait fermenté est très désagréable pour le début de la nuit. Cela ne m'empêche pas de bien dormir, trouvant le sol un peu dur.

MARDI 3 JUILLET. ÉTAPE 4 : 228 KILOMÈTRES. CUMUL : 963 KILOMÈTRES.

Je pars en forme et déjeune à Châteaulin, lieu de pointage. La Bretagne est très jolie mais bosselée, je rencontre plusieurs cyclos anglais et suis étonné de pouvoir converser, moi qui suis nul en anglais. La Bretagne est aussi jolie dans le sud que dans le nord. Il fait toujours aussi beau et je suis heureux de voir des régions qui m'étaient tout à fait inconnues. Je passe à Concarneau, Quimperlé et Vannes où je rencontre beaucoup de cyclos. Il fait toujours aussi beau et même quelquefois trop chaud. Je pointe dans un bistrot super sympa où le gérant m'offre une consommation et discutons pendant une bonne demi-heure sur les joies du vélo. Je repars en direction de Nantes cherchant un coin pour dormir. Dix kilomètres plus loin, un panneau m'indique un terrain de camping et je prends le chemin mais je m'aperçois au bout d'un moment, que ce terrain est à dix kilomètres environ ; comme je suis fatigué, je prends mon courage et atteins ce terrain pour dormir. En fin de compte je n'aurai pas fait cet effort pour rien car le coin est joli, les gens aimables et surtout... j'ai une douche chaude. En cinq minutes, la tente est mise comme d'habitude ; le soir, je ne suis jamais feignant pour monter la tente sachant que c'est pour dormir. Après les dernières informations de 22 heures, je me couche.

MERCREDI 4 JUILLET. ÉTAPE 5 : 219 KILOMÈTRES. CUMUL : 1 182 KILOMÈTRES.

Ce matin, je suis en forme, le moral est au beau fixe, il fait beau et un peu frais. Je me dirige vers Saint-Nazaire, par une petite route agréable qui coupe le parc régional de Brière ; enfin je prends le pont de Saint-Nazaire qui coupe la Loire et où l'on découvre l'Atlantique.

Maintenant, je sais que je vais avoir du "plat" jusqu'à Biarritz. Je pointe à Pornic, c'est par cette journée que j'ai fait la plus forte moyenne sur le plat (dégoûté de rouler sur un sol non accidenté, je fais 72 kilomètres en deux heures). Cela me rappelle la compétition. Je me fais même traiter de "cycloportif" par un cycliste. Vexé, je ralentis et décide de ne plus jamais rouler le nez dans le guidon. La France est trop jolie.

La journée se passe très bien, toujours beau temps. Arrive les Sables d'Olonne où je rencontre un Allemand qui fait le Tour d'Europe. J'arrive bien à le comprendre et l'on converse pendant une bonne demi-heure en mangeant des cerises sur un banc. Il trouve le voyage à vélo superbe mais pense que je vais trop vite pour bien observer les régions. Je suis entièrement d'accord avec lui mais je veux arriver dans les temps, quitte à le refaire en détente plus tard.

Je pointe à Talmont-Saint-Hilaire. En entrant dans la boulangerie, je rencontre un cyclo de mon âge. Nous nous saluons (il va dans le même sens que moi). Je me dépêche de pointer et je le rattrape rapidement. Il est de Bergues et descend dans les Landes pour travailler chez son oncle. Il est en première et plus jeune que moi mais ne le paraît pas. Nous discutons pendant une bonne heure et demie tout en roulant. Il commence à avoir des signes de fatigue et décide de s'arrêter je ne sais où, n'ayant pas l'intention de payer pour dormir. Je lui dis que je voudrais arriver jusqu'à Luçon ce soir. Nous nous quittons donc en échangeant nos adresses.

A Luçon, je demande un terrain de camping. Malheureusement, il n'y a pas grand chose. Un monsieur sympa m'indique un endroit près du champ de courses de la ville. La route ne semble pas très catholique et de plus un chien me saute dessus. Branle-bas de combat, demi-tour direction vers Triaize.

Là il y a un terrain de camping indiqué sur la carte Michelin. Arrivant dans ce terrain de camping, devinez qui je rencontre? Michel, le gars que j'ai rencontré après les Sables d'Olonne, me disant qu'il n'avait pas trouvé d'endroit et il a donc continué sa route jusqu'ici. Nous nous installons et mettons en commun notre « popote », tout en nous expliquant notre manière de vivre. Nous nous transmettons l'un à l'autre des trucs, car nous faisons ensemble les premières découvertes de la vie en cyclo-camping. Heureux d'avoir rencontré un nouvel ami, je m'endors très facilement.

JEUDI 5 JUILLET. ÉTAPE 6 : 256 KILOMÈTRES. CUMUL : 1 438 KILOMÈTRES.

Il est six heures. Je mange en vitesse. Je réveille mon copain pour lui annoncer mon départ en lui souhaitant bonne route. Je prends la direction de la Rochelle où je dois pointer.

Je pointe dans une boulangerie. La boulangerie n'a pas l'air au courant au sujet du pointage. Je lui explique devant ses clients et en repartant, un des clients, connaissant la région, m'explique le parcours que je dois prendre. Je voyais dans ses yeux qu'il m'enviait beaucoup. Il me souhaita bon voyage. C'était un brave homme que l'on aimerait rencontrer souvent.

Je descends vers Rochefort et Royan où je pointe dans un café en compagnie d'une jolie serveuse qui engage la conversation sans timidité. Je discute avec elle pendant une demi-heure. Voyant l'heure passer et les yeux qu'elle me fait, je décide de partir au plus vite, mon Tour de France devant passer avant (elle ne connaissait même pas les horaires des bacs pour passer la Gironde).

Après ce contretemps assez agréable, je prends le bac pour la pointe de Grave (16 francs). Je commence à descendre les Landes. C'est un paysage monotone. On est tout près de la mer sans la voir à cause des forêts qui longent la côte. Il y a beaucoup d'étangs dans la région, entre autres le lac d'Hourtin-Carcans et l'étang de Lacanau. La fin de la journée approche et je commence à en avoir marre de ce "plat" qui n'en finit pas.

J'arrive dans le bassin d'Arcachon où je pointe dans une crêperie à Andernos-les-Bains. Il n'y a personne dans la crêperie. Les propriétaires mangent à une de leurs tables. Ce sont des hommes et ils font un peu "tapettes" sur les bords. Je leur demande malgré tout le coup de tampon. Ils me demandent des explications. Je leur explique pendant une ½ heure mais ils sont sympas. Ils me souhaitent bon courage et me félicitent et me donnent confiance pour la découverte d'un terrain de camping.

Je reprends la route, bien décidé à trouver un terrain de camping. Enfin, j'en trouve un à Cassy-Lanton dans le bassin d'Arcachon. Le gérant du camping me fait un prix, comme il dit, à 20 francs la nuit. Je ne l'ai pas encore digéré. Je prends mon ½ litre de lait cacaoté, comme d'habitude, mon pain avec mon pot de confiture d'un kilo, le fromage. Il faut reconnaître que ma nourriture n'est pas variée tous les matins et soirs je mange la même chose. Cela passe malgré tout très bien. Je me couche, en espérant être au début des Pyrénées le lendemain soir.

VENDREDI 6 JUILLET. ÉTAPE 7 : 228 KILOMÈTRES. CUMUL : 1 666 KILOMÈTRES.

Ce matin, c'est très dur pour me réveiller. 6 heures tous les jours cela devient pénible. France-Inter me réveille tout en mangeant. Je pars en direction de Mimizan. La chaleur commence à se faire suffocante très tôt le matin, mais je la supporte toujours bien (pour l'instant).

Je pointe à Mimizan à 11 h 30. J'achète un kilo de cerises et je décide de les manger dans le jardin des plantes. Je mange à côté d'une dame qui a l'air de se regarder le nombril. Elle ne se doute pas que d'ici peu elle va prendre une douche gratuite car les tuyaux d'arrosage de la pelouse se mettent en marche et nous arrosent abondamment tous les deux. La dame, vexée d'être toute trempée, s'en va en décidant d'aller se plaindre à la mairie. Quant à moi, je reste tout en rigolant. L'eau me rafraîchit et lave mes cerises.

Après cette anecdote, je repars en direction d'Hossegor. Je rencontre un monsieur très sympathique faisant le Tour de France à contre-sens. Il rentre sur Vétheuil. Il a passé les plus grosses difficultés mais l'on voit à son visage qu'il a souffert et j'ai peur pour ma pomme car c'est un cyclo chevronné. Il fait de l'hôtel et me prévient que ce sera dur vu le poids que je trimbale. Il est bien sympa et nous nous quittons chaleureusement.

Je pointe à Hossegor et je prends la direction de Biarritz et Bayonne. Je commence à trouver le temps long et j'éprouve une certaine lassitude. Je m'arrête en haut d'une côte à Bayonne pour acheter un kilo de cerises (les cerises sont très rafraîchissantes quand la chaleur est suffocante, c'est comme le petit Jésus qui descend dans la gorge). Je mange dans un jardin à côté d'un vieux monsieur avec qui je fais connaissance. Il me raconte sa vie. Il est bien sympathique. Il approuve ma propreté car je mets mes noyaux de cerises dans un papier. En fin de compte, dans la vie, il n'y a que la tendresse et la connaissance qui comptent.

Je repars en espérant arriver à Saint-Jean-Pied-de-Port le soir. Là, les Pyrénées commencent. Je suis très heureux mais fatigué. Cela monte mais je monte trop vite car ayant l'habitude de rouler sur le plat. Je commence à fatiguer et à puiser dans mes réserves, et je n'aime pas du tout cela. Je rencontre des cyclos (six ou sept) faisant le Tour de France, mais ils vont trop vite et ne me voient pas.

J'arrive courageusement à Saint-Jean-Pied-de-Port où je pointe, heureux et content d'avoir eu une journée bien remplie. Il me faut encore monter 500 mètres de côte pour trouver le terrain de camping qui est bondé. Personne à l'entrée, je rentre et m'installe dans un coin libre. Je fais très vite pour m'installer et prends une douche froide qui me fait énormément de bien. Je lie vite amitié avec une dame sympathique qui se trouve près de ma tente. Je lui demande si je peux trouver un téléphone pour contacter François qui doit partir le lendemain pour faire le Tour du Monde. Mais la cabine ne marche pas et les autres sont tellement bondées que j'abandonne cette idée. Je pense bien à François en me disant qu'un Tour de France c'est très peu de chose à côté de ce qu'il va réaliser. Je m'endors sur cette idée, pensant aussi que le lendemain sera une étape dure.

SAMEDI 7 JUILLET : ÉTAPE 8 : 170 KILOMÈTRES. CUMUL : 1 836 KILOMÈTRES.

Comme à l'accoutumée, je me réveille à 6 heures. J'essaie de ne pas faire de bruit pour les habitués du camping qui dorment à poings fermés. Je mets une carte-contrôle à la poste et je m'en vais dans la direction du col d'Osquich. Avant, je me ravitaille à Larcave pour acheter un gros pain de campagne et mon éternel pot de confiture.

Les premiers lacets du col se passent très facilement. La montée sera très rapide et pas du tout fatigante. Je trouve cela très facile, même trop facile. En haut du col, je découvre un beau paysage et suis encore étonné de la facilité avec laquelle je l'ai monté. Je redescends assez vite. Je passe par la vallée d'Oloron et prends la direction du col d'Aubisque. Je m'arrête en bas vers 15 heures, me ravitaille en eau car il fait déjà une chaleur suffocante. Puis je décide d'affronter les 18 kilomètres avec courage.

Je suis heureux de voir que le début passe très bien et je pense au Tour de France professionnel qui est déjà passé par là et dont je rêvais quand j'étais petit. Le coin est de plus en plus superbe en montant. Je monte très facilement en 40 x 20. La canicule commence à se faire sentir et je monte torse nu. Au bout de dix kilomètres, cela tourne et cela monte toujours et là je commence à en avoir ma claque. Je sens mon vélo très lourd et n'ai plus du tout de courage. Cela va de moins en moins. Je me vide et le moral est presque à zéro. Je respire à grosses gouttes et tous les insectes et les mouches me gênent énormément en se collant sur mon visage. Je me demande si je vais finir.

D'un seul coup, je trouve tout cela idiot quand je pense que des vacanciers montent en voiture et voient la même chose que moi. Mais non, il faut que je continue. Je dois être sûr avec moi-même et vouloir absolument arriver en haut. Je mettrai le temps qu'il faudra. Après un sursaut de volonté, je continue tout en gémissant intérieurement. Les derniers kilomètres sont très très durs et j'ai peur de l'avenir. Même les encouragements des estivants ne me font plus rien. Enfin, Dieu soit loué, j'arrive en haut, et là, c'est l'extase. Je suis heureux. J'ai comme une sorte de plénitude. C'est très joli. On voit très loin. En bref, il faut y aller pour le voir.

Je reste pendant une heure et demie à contempler le paysage, quitte à perdre du temps, mais c'est tellement joli que j'oublie même les difficultés rencontrées lors de ma montée. Je n'oublie pas de pointer et je redescends une dizaine de kilomètres pour remonter tout de suite le col du Soulor qui se passe sans trop de problème.

A présent, je redescends sur Argelès-Gazost à très grande vitesse. Je vais beaucoup trop vite et je manque plusieurs fois de tomber. Je suis un peu fou mais j'ai l'impression que la montagne est à moi. Je saute un trottoir et casse un rayon à l'arrière. Cet incident me fera ralentir quelque peu mais ne me calmera pas.

A Argelès-Gazost, je rencontre deux cyclos qui traversent les Pyrénées et me proposent de coucher avec eux ce soir. Mais je refuse car je veux coucher à Luz-Saint-Sauveur pour pouvoir monter le Tourmalet le matin de bonne heure. Je leur parle de mon inquiétude dans l'Aubisque. Ils me disent que le Tourmalet est bien aussi, mais la suite doit bien passer.

Pas trop confiant, je m'installe dans un terrain de camping près de Luz, ayant acheté des cerises à l'avance comme à mon habitude. Là, la propriétaire est très charmante et l'on discute à cœur ouvert, ce qui me reconforte en trouvant de la tendresse. Je m'installe vite. Un cyclo vient près de moi et nous faisons connaissance. Il me donne des sachets de menthe à mettre dans mon bidon que j'accepte tout juste. Après mon kilo de cerises et mon lait, je m'endors avec la musique d'une fête villageoise tout en pensant à cette journée qui me restera longtemps marquée (montée de l'Aubisque), mais ayant une grande appréhension pour le lendemain car j'ai l'impression que cela ne va pas être de la tarte ! Enfin on s'amuse comme on peut et avec les moyens du bord.

DIMANCHE 8 JUILLET. ÉTAPE 9 : 118 KILOMÈTRES. CUMUL : 1 954 KILOMÈTRES.

Ce matin, je me réveille à peu près en forme, mais avec quelque pressentiment. Les premiers lacets se montent correctement car je vais beaucoup moins vite qu'hier au début pour tenir moralement et physiquement. Je monte à mon train, tranquillement, tout en découvrant le paysage qui s'offre à moi. Beaucoup de cyclistes me doublent mais je ne pense pas du tout à les suivre, et j'aurai raison beaucoup plus tard en arrivant avant eux car il faut penser que je suis quand même bien chargé. J'arrive bientôt aux derniers lacets. Le paysage est toujours joli. Il commence à faire très chaud mais j'évite d'enlever mon tee-shirt car j'ai quelques picotements à cause d'hier. Je double beaucoup de cyclos qui sont partis trop vite, comme moi hier, et j'arrive à peu près en forme au sommet du col.

Je suis heureux au maximum, je sens plus de confiance en moi et j'ai espoir de terminer ce Tour de France. J'en ai même la conviction. Je reste 2 heures ½ là-haut. C'est beaucoup trop, sachant que j'ai monté le col en deux heures. Je perds trop de temps dans la journée à regarder le paysage, mais est-ce un mal ? Je pointe enfin et redescends encore beaucoup trop vite (68 km/h de moyenne dans la descente). Je suis vraiment trop imprudent et me fais klaxonner à tous les tournants. Je passe même à gauche d'une voiture qui montait. Cela me fait tout drôle mais cela passe, c'est le principal ! Tout le monde ne sera peut-être pas de mon avis et je comprends.

Maintenant, je prends le col d'Aspin assez bien, puis le col de Peyresourde avec un peu plus de difficultés, mais cela peut aller. J'ai retrouvé toute ma confiance en moi. A chaque col j'ai toujours trouvé un beau paysage et je ne regretterai pas du tout ce que je faisais. J'avais même envie de rester là et de voir plus loin à la fois.

C'est superbe la France. Vraiment durant la montée de tous ces cols, j'étais heureux et ne pensais à rien d'autre. Je n'avais pas l'esprit encombré, ce qui est vraiment rare chez moi.

J'arrive à Bagnères-de-Luchon où je pointe à 17 h 40. Après un arrêt au bistrot, je reprends la route en direction du col de Menté. Je longe la Pique et tourne sur Saint-Béat. A partir de là, commence la route du col. La tension nerveuse d'hier commence à se faire sentir et la fatigue accumulée aussi.

Dans les premiers lacets du col de Menté, je m'arrête pour manger car je sens que mon organisme ne répond plus. Mais rien à faire cela ne va pas et je sens mon vélo et moi-même de plus en plus lourds. Il me semble qu'il vaut mieux que j'arrête, ayant monté trois cols que je désirais monter aujourd'hui, pour que la fatigue ne se fasse pas trop sentir dans les jours suivants. Je fais halte au prochain village dans la montée, plus exactement à Boutx où je demande à la première maison venue s'il y a de quoi dormir dans le coin.

Une dame très gentille me répond qu'il y a un terrain de camping dans le haut du col, mais je n'ai alors là pas du tout envie de monter là-haut. Voyant ma mine désappointée, la dame me rassure en me disant qu'il y a un coin de 5 m² dans le village où l'on peut dormir. Elle m'indique donc le chemin. C'est à 300 mètres au bout d'une côte qui fait environ 10 %. Après cet ultime effort, je trouve le coin occupé par un pauvre homme mais sympathique, avec son petit garçon en vacances. L'accueil est très chaleureux et il me laisse un petit coin pour dormir, m'indique où il y a de l'eau et entame la discussion pendant que je m'installe. Je lui demande si je peux ajouter mes déchets dans sa poubelle. Il accepte en disant : "Nous ne sommes pas des sauvages". Cela m'amuse. Il faut dire qu'un rien m'amuse. Je m'endors donc bien fatigué, tout en pensant que, peut-être, dans deux jours, je pourrai voir mes parents qui passent leurs vacances près de Perpignan.

LUNDI 9 JUILLET. ÉTAPE 10 : 160 KILOMÈTRES. CUMUL : 2 114 KILOMÈTRES.

La nuit ne s'est pas très mal passée malgré avoir dormi sur des cailloux. J'arrive en haut du col de Menté facilement, tout en admirant le paysage comme toujours. Pour la redescente, il faut que je fasse vite car il y a des travaux tout au long et la route est fermée à 9 heures.

Je dois prendre ensuite le col de Portet d'Aspet qui me fait peur car il y a pas mal de chevrons sur la carte et même un passage à 17 %. Surprise : en bas, j'apprends que le Tour de France va bientôt passer. Je commence donc à monter avec une foule tout au long de la route. Cela était très impressionnant mais très motivant à la fois. La montée me rappelait mes courses. Je ne vois pas le fort pourcentage et je me faisais un petit plaisir à épater les gens avec mon vélo chargé. Plus je montais, plus il y avait de monde. Il y avait même des gens endormis dans leur duvet. Arrivé en haut, je me fais un passage entre les gendarmes et la foule qui est nombreuse. Mais je ne m'arrête pas (ce sera le seul col où je ne me serais pas arrêté ; de toute manière on était plutôt à l'étroit).

La journée commençait donc bien et je descendais sur Saint-Girons, ma ville de pointage. Toute la route était remplie de gendarmes dans la descente, qui faisaient arrêter les voitures pour me laisser passer. Donc j'allais encore plus vite que d'habitude. Avec 53 x 14 je ne devais pas respecter le code de la route. La route étant à peu près droite, j'allais vite.

A Saint-Girons, une gentille vendeuse pointe mon carnet de route et me souhaite bon courage. Je prends les gorges de Ribaouto qui sont très jolies. J'essaie de téléphoner à la concierge de l'immeuble où sont mes parents, que je connais très bien, mais vainement. Je poursuis donc ma route en prenant le col des Caougnous et le col de Port. Ces deux cols passeront très facilement car je monte en 40 x 16, mais je suis quand même bien fatigué en haut, surtout qu'il fait une chaleur étouffante. Le coin est superbe. Je ne pensais pas que la France était si belle.

Je redescends sur Tarascon. Dans la descente, je rencontre deux cyclos-campeurs qui me font un large sourire lors de ma descente. Je m'arrête dans un lavoir, ou plutôt à côté. Une dame nettoie son linge. Je fais rafraîchir mon bocal de fruits dans l'eau du lavoir. On fait connaissance et l'on discute sur les voyages et la jeunesse présente. Elle me quitte en m'indiquant un endroit où trouver de l'eau fraîche et potable.

Passé Tarascon, je longe l'Ariège jusqu'à Ax-les-Thermes. Là je téléphone à la concierge de mes parents pour leur dire que j'arriverai probablement le lendemain après-midi. Je suis heureux d'entendre une voix familière. Cela me reconforte pour entamer la route vers le col de Puymorens. Il fait toujours très chaud et tous mes membres brillent au soleil par la sueur. Dans la montée du col, je voudrais coucher à l'Hospitalet qui se

trouve dans la montée du col. En y passant, je vois qu'il me reste un peu de temps avant la nuit et je décide de continuer.

Je serai pris par la nuit avant le sommet du col. Je m'arrêterai en pleine montagne pour planter la tente dans les cailloux (ce sera ma plus mauvaise nuit du voyage). Coucher en pleine montagne, ce n'est pas très rassurant, surtout que l'endroit est assez aride et qu'il y a pas mal de vent. Je me couche donc heureux à l'idée de rencontrer peut-être mes parents le lendemain, mais pas du tout rassuré de la stabilité de la tente et du bruit du vent.

MARDI 10 JUILLET. ÉTAPE 11 : 140 KILOMÈTRES. CUMUL : 2 254 KILOMÈTRES.

Cette nuit, je n'ai pas dormi. Ma tente ressemble plutôt à une poche. Je n'avais pas bien bloqué les sardines avec des cailloux et le vent avait tout arraché. Je suis cependant en super forme car je vais voir mes parents, mes frère et sœurs, l'après-midi. Je me dépêche de partir pour finir de monter le col où je dois pointer en haut, à l'hôtel.

Celui-ci a l'air abandonné et je réveille le gérant qui me pointe mon carnet de route à demi-éveillé. Je redescends très vite sur Bourg-Madame. Je déjeune une deuxième fois. Je prends les cols de Llou et de la Perche pour arriver à Mont-Louis. Je remercie plusieurs fois Philippe intérieurement car j'avais l'intention de prendre la route de Font-Romeu qui était beaucoup plus dure. Arrivé à Mont-Louis, je déjeune à une terrasse de café. C'est la première fois que je mange en dehors de mon vélo. A présent, je sais qu'il n'y a plus de montagne et c'est une belle descente qui me conduit dans la vallée du Têt. Là je connais bien la région et je vais beaucoup plus vite pour revoir le plus tôt possible mes parents. Je quitte les Pyrénées avec regret car j'y ai passé de bons moments. Je partirai plus confiant pour les Alpes.

J'arrive enfin à Argelès-sur-Mer qui se trouve à vingt kilomètres de Perpignan où ma sœur Catherine m'accueille dans le bas de l'immeuble. Je suis content de revoir tout le monde. Nous parlons de mes derniers jours de voyage. En accord avec mes parents par téléphone, ils avaient demandé à une maison de cycles de réviser mon vélo. Je vais le voir en arrivant. J'avais eu un rayon de cassé dans l'Aubisque, j'avais dévoilé la roue, mais je n'avais pas changé le rayon. Je demandais un nettoyage et une révision complète de mon vélo mais cela ne fut pas fait le lendemain.

Après m'être familiarisé avec le lieu de vacances habituel, j'allais à la plage avec ma famille me baigner. J'étais la risée des estivants avec mon bronzage partiel qui arrivait jusqu'à mi-cuisse. On avait l'impression que j'avais mis des bas. Le soir, je dîne heureux avec ma famille qui est soulagée des soucis des jours précédents. Je me couche, cette fois dans un lit, celui de ma sœur...

MERCREDI 11 JUILLET. ÉTAPE 12 : CHÔMAGE TECHNIQUE ET PHYSIQUE.

Lever, petit déjeuner, bains à la plage, déjeuner, révision obligatoire chez le docteur, ordonnée par l'adjudant-chef (ma mère). Tout va bien, comme je le savais. Mais la voilà rassurée. Entre temps, le vélo n'est toujours pas prêt. Il n'a pas bougé d'hier. Mais nous sommes dans le midi et ils considèrent le travail comme une option. Nous partons pour Perpignan faire des achats : short de vélo, car j'avais le derrière en chou-fleur, gants, car j'en avais perdu un dans le bas du col d'Aubisque. M'en étant aperçu en haut, je n'ai pas trouvé bon de redescendre le col pour mon gant.

Nous retournons chercher le vélo. Il y a un seul rayon de changé, mais rien d'autre n'a été fait. Il est toujours dégueulasse. Mes sœurs me voyant désappointé se proposent très gentiment de le nettoyer, chose que je ne refuse pas. Mes esclaves travaillant, je continue de me préparer pour le lendemain. Je ne peux rester qu'une journée pour être dans le temps. Je suis à plus de 200 kilomètres par jour. Tout est bien. Après une très bonne journée, je m'endors paisiblement.

JEUDI 12 JUILLET. ÉTAPE 13 : 215 KILOMÈTRES. CUMUL : 2 469 KILOMÈTRES.

Avec le confort de la nuit, je pars plus tard. Mes parents décident de me suivre en voiture jusqu'à Perpignan. En cours de route, je perds ma montre que je ne retrouverai pas. A Perpignan, je pointe et j'envoie

une carte contrôle. J'embrasse tout le monde le cœur serré. Nous nous quittons en pleine ville, mais ils me suivent jusqu'à la sortie de Perpignan où ils me font signe au revoir du bas d'un pont. Là, j'en ai gros sur la "patate".

La route est droite et la chaleur a l'air d'être bien partie pour la journée. Je rencontre, entre Narbonne et Béziers, trois cyclos faisant le Tour de France. Ils me saluent sans s'arrêter. Je rencontre également un gars qui fait Dunkerque-Perpignan, remarquant cela sur sa plaque de cadre.

Il fait une chaleur suffocante en longeant le bassin de Thau pour arriver jusqu'à Sète où je dois pointer. Je fais la connaissance d'un autre cyclo faisant le Tour de France Randonneur et il m'offre un verre, m'expliquant qu'il a trouvé les Alpes relativement dures.

Je repars de Sète en pensant que le Paris-Dakar passe ici. Cela me fait rêver. Je longe le golfe du Lion. J'arrive à la Grande-Motte pour pointer à Aigues-Mortes. Je fais la connaissance d'un Monsieur ayant un beau vélo neuf qui me débite toute sa vie. J'en ai rien à faire mais il me motive pour rouler relativement vite. Je prends la direction d'Arles, tout en cherchant un coin pour dormir. Je vois une pancarte : camping à 10 km. Mes jambes semblent vouloir les faire et je me dirige vers ce camping.

Les routes sont plates. Nous sommes en Camargue. Je vois divers animaux grouiller dans les broussailles et un lapin manque de m'écraser. J'arrive enfin au camping qui est très retiré, d'où son nom "Camping de Montcalm". La propriétaire est très sympathique. Je ne me sens pas du tout préoccupé par mon Tour de France. Ce sera un des seuls soirs où je serai heureux, sans soucis. Ne m'inquiétant pas d'où je viens et où je vais. Je vis à l'instant un bonheur paisible.

VENDREDI 13 JUILLET. ÉTAPE 14 : 212 KILOMÈTRES. CUMUL 2 681 KILOMÈTRES.

Ce matin, je suis très en forme. Je repars de ce coin charmant décidé à faire des kilomètres. Il fait très chaud et cela me convient. Je passe à Arles-sur-Rhône (je ne savais même pas que le Rhône passait à Arles. On en apprend tous les jours).

Je prends une gentille route le long de la voie de chemin de fer, mais je vais trop loin et j'oublie la bifurcation pour la direction de Martigues. Après rectification, je reprends la bonne route avec un vent arrière qui me fait faire une moyenne de 33 km/heure jusqu'à Martigues.

M'étant aperçu que j'ai perdu mon ouvre-boîte dans le camping, je décide d'en acheter un autre sur un marché (10 francs), mais il a l'air costaud. Une petite anecdote : un marchand ambulancier propose du nougat. J'en mange un morceau et il commence à me faire tout un baratin et me prépare un paquet. Voyant que je n'ai pas de temps à perdre avec des rigolos de son espèce, je m'en vais et le laisse bredouille.

À Martigues, je mange un steak-frites dans un snack. Je discute avec le propriétaire qui a mon âge et a fait ses études dans le restaurant au col de la Faucille. Nous lions amitié mais je le quitte car le temps presse et je veux passer Marseille et Toulon aujourd'hui.

Je longe l'étang de Berre et prends la direction de Marseille. Là, je fatigue et appréhende la traversée de Marseille. Il fait de plus en plus chaud. Je décide d'aller tout droit dans Marseille, jusqu'au port, et une fois le port atteint, de bifurquer sur la gauche pour atteindre le col de la Gineste. Il me faudra une heure et demie pour traverser.

Dans la montée du col, ainsi que par la suite, je remarque que c'est un milieu vacancier très dangereux. Ils vont trop vite dans les lacets et font les fanfarons. J'ai envie de retrouver la montagne, la mentalité y étant meilleure. Je pointe à Cassis, en consommant 27 francs de glaces. Je pointe dans une pharmacie où le pharmacien est étonné. Je monte le col de la Bellefille et redescends sur la Ciotat, Bandol, Sanary, là où on sent vraiment les vacances et la consommation.

Je redescends sur Toulon que je traverse. Il doit y avoir le feu dans le port car il se dégage une très grosse fumée au loin. J'emprunte une piste cyclable agréable séparée de la route par un petit bois.

Je veux coucher à Hyères ce soir, mais je me trompe plusieurs fois de route et suis obligé de coucher trois kilomètres avant, car il fait nuit. Je prends une bonne douche et me couche heureux de ma journée du vendredi 13 (je suis superstitieux).

SAMEDI 14 JUILLET. ÉTAPE 15 : 235 KILOMÈTRES. CUMUL 2 916 KILOMÈTRES.

Ce matin, je suis encore très en forme. Je pointe dans une station-service à Hyères (aujourd'hui et non hier). Tout va très bien. Je monte le seul col de la journée, le col de Gratteloup, puis suis une rivière dénommée la Mole. Le coin est accidenté et, au milieu de la forêt, j'arrive près de Saint-Tropez et bifurque sur Sainte-Maxime. Je passe ensuite aux Issambres, à Saint-Aygulf. Cela renifle l'aristocratie. Je pointe à Fréjus qui me rappelle des vacances passées avec mes parents il y a quelques années.

Je prends par l'intérieur du pays, par le massif de l'Esterel pour passer à Cannes, où j'achète sur la plage des beignets aux pommes. Je prends bien naturellement la Croisette, me sentant milliardaire sur ma superbe Rolls-Royce à deux roues, en passant devant le Carlton. Je perds un de mes chaussons (pâtisserie) en plein milieu d'un croisement où une voiture manque de l'écraser ainsi que ma personne. J'ai peur que le phénomène de la veille ne se reproduise où un gros camion m'a écrasé un paquet de biscuits tombé de mon vélo.

Je me dirige vers Nice, bifurque vers la gauche quelques kilomètres avant Nice pour aller pointer à Vence. Il fait toujours très chaud et j'ai beaucoup de mal à y arriver. Je pointe dans un café puis rencontre un Monsieur m'invitant le soir pour la fête du 14 juillet. Je discute longuement et lui indique que je désire continuer ma route afin d'en faire le maximum pour ne pas perdre de temps. Il insiste trop et je le quitte assez froidement. Je prends une gentille petite route qui redescend dans la vallée du Var. Je longe le Var jusqu'au défilé du Chaudan. Là, je prends une petite route allant vers Saint-Etienne-de-Tinée.

Sur la route, je rencontre un cyclo faisant le Tour de France dans le sens contraire, mais je n'ai pas le courage de m'arrêter et ne lui fais qu'un signe de la tête. Je regretterai plus tard car lui avait certainement l'intention de s'arrêter. Tout en longeant la Tinée, j'essaie de trouver une cabine téléphonique pour contacter les "Clôts" près de Gap, annonçant ma venue à des gens de connaissance pour le lendemain soir ou le surlendemain matin. Je veux rouler tard ce soir car j'ai peur du col de la Bonette (ayant souvent entendu parler par Philippe de ce col) et du col de Vars que je dois entreprendre le lendemain.

Les Alpes commencent et je vois apparaître des sommets de plus en plus hauts. J'entre dans le parc national du Mercantour. La route monte toujours depuis Vence, mais en faible pourcentage. Ce qui fait que je roule relativement vite. À Saint-Sauveur-sur-Tinée, il fait presque nuit mais je décide de continuer jusqu'à Isola (où il y a un terrain de camping sur la carte Michelin) par les gorges de Valabres. Le coin est super joli mais j'y vois de moins en moins. Cela est dangereux car les voitures ne me voient pas : je n'ai pas de lumière.

Quatre à cinq kilomètres avant Isola, il me semble que j'ai des troubles dans les yeux. Je vois des espèces d'étincelles partout autour de moi. Je pense à des lucioles mais je n'en suis pas sûr. Je m'inquiète un peu, cela ne m'était jamais arrivé. Je me dépêche d'arriver à Isola où je demande le terrain de camping. Le bureau est fermé. Je dois le faire ouvrir par un Havrais qui s'occupe du camp. L'ambiance y est chaude et familiale. Je prends une bonne douche et monte la tente heureux de cette très bonne journée. Je sens en moi-même que c'est le 14 juillet. Je m'endors sur du beau gazon tout frais en espérant que le lendemain j'arriverai au camp de jeunes.

DIMANCHE 15 JUILLET. ÉTAPE 16 : 155 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 071 KILOMÈTRES.

Ce matin, j'appréhende un peu cette journée mais je me lève du bon pied. Je suis toujours la vallée de la Tinée et pointe à Saint-Etienne-de-Tinée, un village très typique. Là commence véritablement la montée du col et, en fin de compte, elle se fait sans difficulté. Le paysage y est magnifique plus je monte. Je passe tout près du col des Fourches et arrive enfin en haut où il y a quelques congères de neige sur les côtés. Je ne reste qu'une demi-heure en haut car il fait très froid. Je n'ai jamais vu un paysage comme celui-là. Je ne regrette vraiment rien et suis prêt à recommencer.

Je redescends, mais la descente est laborieuse car la route n'est pas en bon état. Je rencontre un autre cyclo en vélo de course faisant le Tour de France, suivi par une voiture. Je ne m'arrête pas car il n'en vaut pas la peine à mon sens (je dois avoir tort). Arrivé à Jausiers, je suis la vallée de l'Ubaye. C'est amusant, en montagne cela monte et descend raide, mais entre les deux cela est plat dans les vallées. Je reprends donc sur Saint-Paul pour prendre le col de Vars.

La montée n'est pas trop longue mais assez raide sur la fin. Au sommet, je suis étonné que pour un col à plus de 2 000 mètres le paysage ne soit pas aussi grandiose. Il faut dire que j'ai été trop gâté avec la Bonette. Je pointe et redescends sur Guillestre. La route est belle et je m'amuse à descendre avec les camions de l'armée. Je

m'amuse tellement bien que je ne vois pas le temps passer et pense que peut-être dans un an je serai dans un de ces camions. En me rapprochant de Guillestre, il y a beaucoup de vent. Je suis obligé de ralentir car je manque de tomber plusieurs fois. Dans chaque tournant, mon vélo se déplace latéralement sans le vouloir. Je ne suis pas rassuré du tout.

A Guillestre, je quitte la route du Tour pour aller sur Gap en longeant la Durance. J'ai le vent en plein dans le nez. J'ai cinquante kilomètres à faire avec le vent de face. Je n'avais jamais vu un vent si violent auparavant. Je suis obligé de pédaler dans les descentes pour avancer. Je passe à Embrun et traverse le lac de Serre-Ponçon, où je prends une collation pour me remonter. Je sais que je ne serai pas ce soir aux "Clôts" qui se trouvent près d'Orcières. J'ai encore un col à monter et je suis encore dégoûté du vent. J'en ai marre. Je regrette même d'avoir bifurqué. Je serai peut-être maintenant en haut du col d'Izoard. Tant pis, il faut prendre son mal en patience et c'est ce que je fais à contrecœur, jurant à tous les diables.

J'arrive à la Bâtie-Neuve où je dois bifurquer pour prendre la vallée du Drac Noir qui se trouve de l'autre côté de la montagne. Je suis trop fatigué et décide de coucher en bas du col. Je trouve un pâturage en retrait de la route et commence à m'y installer. Mais je vois un berger allemand arriver, pas très accueillant. Je prends mon vélo comme bouclier et attends la suite des événements. Le chien est suivi plus loin d'un tracteur et d'une carriole. J'attends que tout le monde s'arrête et me déplace pour aller fournir des explications au fermier. Je ne suis pas rassuré du tout. Après mon discours, le fermier est sympa mais me dit qu'il faut trouver un autre endroit si je ne veux pas être arrosé car il va installer des tourniquets à eau sur son champ.

Il m'indique donc une autre de ces pâtures plus tranquille où il y a de l'eau. Je trouve l'endroit indiqué et m'y installe cette fois pour de bon. En dînant, le fermier repasse, descend de son tracteur et vient me voir pour me demander si tout va bien. Il me dit qu'il comprend très bien le camping sauvage. Je me couche enfin heureux même si je ne suis pas arrivé au camp.

LUNDI 16 JUILLET. ÉTAPE 17 : 42 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 113 KILOMÈTRES.

Je pars très tôt par le col de Manse, et non contrairement comme je le voulais par le col de la Moissière, le fermier m'ayant indiqué hier que la route de ce col était défectueuse. En haut du col de Manse, pas grand chose à voir. Je prends plusieurs petits patelins tous très gentils, pour arriver jusqu'à Pont du Fossé. Ensuite, je quitte la vallée du Drac Noir pour aller dans le Drac Blanc (ils n'ont pas la couleur là-bas). J'arrive donc aux Clôts en Champoléon vers 10 heures. Je dois passer la journée et la nuit. Je suis heureux. Je retrouve pleins de camarades. Je passe la journée à faire du ping-pong et du volley pour changer. Il fait toujours aussi chaud. Je sens que je ne suis pas très en forme car je me sens faible au volley. Cette journée se passe très bien. Nous dînerons le soir et, après la vaisselle, je couche dans une tente de huit. Cela me change un peu des autres soirs. Je suis en compagnie et cela fait du bien.

MARDI 17 JUILLET. ÉTAPE 18 : 191 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 304 KILOMÈTRES.

Je quitte le camp avec amertume mais il faut que je finisse le Tour et je suis de plus en plus confiant. Je reprends la même route qu'hier jusqu'à Guillestre, mais malheureusement le vent est tombé et il ne m'aidera pas pour retourner jusqu'à Guillestre.

Je monte le col d'Izoard. La montée est magnifique, en pleine forêt. Il fait très chaud et je suis heureux et très content de moi : c'est le bonheur. En haut du col, je pointe et, dans les premiers lacets de la descente, devinez qui je vois, mais devinez... Anne et Philippe Garcia. Je pensais un peu à eux et à François mais tout de même, les rencontrer sur la route, à 800 kilomètres de Rouen, c'est amusant. Nous échangeons quelques propos, puis nous nous quittons, heureux pour moi de les avoir rencontrés.

Quand on est seul, on est toujours heureux de rencontrer, à l'imprévu, des personnes de connaissance qui nous sont sympathiques. L'amitié dans ces cas-là compte beaucoup pour le moral, que cela vienne de mes parents ou des autres personnes de connaissance rencontrées.

Je descends donc jusqu'à Briançon, où je mange devant deux charmantes auto-stoppeuses. Je discute de voyages et d'autres choses. Je repars par Chantemerle et décide de monter jusqu'au Galibier ce soir pour coucher à Valloire, dans un terrain de camping indiqué par Philippe et Anne. La route pour aller au col du Lautaret est longue et monotone. De plus, un petit vent de face ne me facilite pas la tâche. Je pointe au

Lautaret, apprenant que le Tour de France est passé cet après-midi. Le gars qui me pointe m'indique qu'ils allaient plus vite que moi, mais... ils n'avaient pas leur maison sur leur dos. En fin de compte, j'ai été aussi vite qu'eux car les ayant rencontrés dans les Pyrénées, je les rencontre à nouveau dans les Alpes, avec un kilométrage plus long.

Je monte le Galibier avec trois Anglais. N'aimant pas les Anglais, j'accélère (surtout la langue), tout en découvrant le paysage magnifique. En haut du col, un des Anglais a le dessus sur moi. Il faut dire qu'il est plus baraqué que moi. Par contre, dans la descente, je le doublerai. Il a du me prendre pour un fou. J'ai fait les 17 kilomètres jusqu'à Valloire en 15 minutes. A l'arrivée, je n'étais pas beau à voir. Je trouve le terrain de camping, grelottant de froid et éreinté de la descente que j'ai faite. La peur joue beaucoup sur l'organisme. Le terrain de camping n'est pas mal mais les douches sont sales. Je m'installe sous des arbres et me couche donc heureux de cette journée bien remplie.

MERCREDI 18 JUILLET. ÉTAPE 19 : 198 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 502 KMS.

Le col du Télégraphe se passe très facilement, il faut dire que de ce côté il est très facile. La descente est très belle mais je ne peux aller vite : il y a trop de tournants en épingle à cheveux. J'arrive en bas, à Saint-Michel-de-Maurienne. Je suis dans la vallée de l'Arc jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne. Je bifurque plus loin, à la Chambre. Ce n'est pas pour me reposer mais pour escalader le col de la Madeleine. Dans la montée je pointe à Saint-François-Longchamp. Je me rappelle bien ce col : il faisait très chaud et le paysage était merveilleux. C'est vraiment chouette la montagne à vélo.

Après avoir pris une omelette dans le haut du col, je redescends sur la vallée de l'Isère. Je rattrape deux cyclos qui ont fait Deauville-Val d'Isère hier et reviennent vers le Havre. Nous avons le vent dans le nez et prenons des relais. Ils me payent un coup à Albertville et nous parlons de différents brevets organisés par la FFCT. Nous repartons en direction d'Ugine où nous devons nous séparer. Je n'arrive plus à prendre les relais et me contente de les suivre. A Ugine, nous nous séparons. Ils m'envient beaucoup mais je leur dis que j'avais du mal à les suivre. Ma vitesse moyenne de croisière est plus près de 15 que de 25 km/h.

Je prends les gorges de l'Arly puis Flumet. Cela me rappelle les vacances passées avec mes parents à la Clusaz. Je prends Megève, Combloux, où je pointe, Sallanches et arrive à Cluses, où je décide de dormir. Cluses est une ville où l'on fabrique des montres. Ceci est très intéressant à visiter. Le terrain de camping de Cluses est complet mais la gentille gérante arrive à me trouver une toute petite place.

Je m'installe et lie amitié avec plusieurs jeunes du camping. Je prends une bonne douche et fais chauffer mon lait. Malheureusement, mon lait tourne et je ne tiens pas à retourner à Saint-Jean-de-Maurienne pour faire une réclamation sur la mauvaise conservation du lait ! Je le remplace par du lait concentré. Je me couche avec la radio, tout en savourant les diverses péripéties de ma journée.

JEUDI 19 JUILLET. ÉTAPE 20 : 190 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 692 KILOMÈTRES.

Je pars de Cluses pour aller sur Morzine. En passant par les Gets, je décide d'acheter un petit bol pour mon petit frère Jérôme qui va prendre 7 ans le 23 juillet. Le Tour de France doit passer par là car la route est bondée de monde. Je pointe à Thonon-les-Bains et mange dans un jardin public. Je prends la direction de Genève, passe la frontière et longe le lac Léman.

Je rencontre un peu avant Genève un homme très sympathique faisant le Tour de France comme moi. Il me fait signe avec une petite trompette et me fait penser à Robert. On parle quelques instants de nos différents parcours et je repars le moral au beau fixe. J'arrive à Genève où le jet d'eau est en action, puis je quitte le lac au Palais des Nations. Je prends la direction de l'aéroport. Je me trompe plusieurs fois de route mais arrive enfin à sortir de Suisse. J'arrive à Gex où je commence à escalader le col de la Faucille. Tout au long de la montée, je découvre un beau panorama. En haut, on a une belle vue sur le bout du lac Léman ainsi que sur la banlieue de Genève.

Je pointe au col, je redescends doucement sur les Rousses. La descente n'est qu'un faux plat, contrairement à ce que j'ai monté. Je redescends sur Morez et décide de coucher à Morbier qui se trouve au milieu de la montée du col de la Savine. Le camping a l'air chouette. Je m'achète mon éternel kilo de cerises et mon litre de

lait. Je plante ma tente à côté des douches. Il y a une queue énorme et j'attends 10 heures du soir pour prendre une douche. Cette journée se terminera aussi bien qu'elle a commencé.

VENDREDI 20 JUILLET. ÉTAPE 21 : 233 KILOMÈTRES. CUMUL : 3 925 KILOMÈTRES.

Je pars en essayant de ne pas réveiller le camping vers 7 heures, comme à l'habitude. Le col de la Savine passe très bien. Je bifurque sur la droite pour aller en direction de Pontarlier. Le Jura est une région très jolie qui, à certains moments, ressemble à la Normandie. Il y a énormément de forêts et c'est l'endroit idéal pour faire du ski de fond.

Je longe le lac de Saint-Point où je dois pointer. Je passe vers 10 heures. Il y a une petite brume qui rend le paysage très joli et la nature calme. Cela engendre le recueillement. Je passe à Pontarlier et suis le Doubs jusqu'à Morteau, où je déjeune pour repartir ensuite dans la direction de Belfort. Le paysage est toujours aussi joli et serein. Le pays est assez vallonné mais pas de grosses difficultés. Je pointe à Delle où je fais des provisions, puis décide de coucher à Thann, plus exactement à Willer-sur-Thur, au pied du Grand Ballon en Alsace. Pour y arriver, je coupe le canal du Rhône au Rhin. Je suis étonné du peu de fatigue que j'accumule. Je ne pensais pas que je serai en grande forme à cette époque. Mais je n'avais plus peur de la montagne, ayant appris à me connaître auparavant. Je couche donc dans un terrain de camping avec pour berceuse le bruit de la Thur dans son lit.

SAMEDI 21 JUILLET. ÉTAPE 22 : 170 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 095 KILOMÈTRES.

Je commence par les lacets du Grand Ballon, qui montent bien. Mais on ne voit pas grand chose car il y a beaucoup de forêts. Arrivé en haut, après être passé par le col Amie, je découvre un paysage très vallonné à l'infini. Tous les monts sont remplis d'arbres bien verts, comme une mer de dunes. Personnellement, je trouve ce paysage assez monotone. Il n'y a pas de grande particularité, mais chacun ses goûts. Je pointe tout en mangeant une tarte aux myrtilles. Elles sont très bonnes là-bas, et je prends la route des Crêtes.

Je prends successivement les cols d'Hahnenbrunnen, du Herrenberg, de la Schlucht et du Calvaire. Cette route des Crêtes est agréable. Je rencontre un motard (Yamaha 600 Ténéré). On mange ensemble en pique-nique et l'on discute voyages. Il me dit avoir fait un petit tour de France en auto-stop. Là, il fait de l'enduro dans des petits chemins. Nous nous quittons cordialement et je pointe au Lac Blanc, où je reprends une tarte aux myrtilles.

Je descends sur Orbey. La descente est rapide. Je vois de loin un incendie de forêts. Les pompiers sont immédiatement prévenus. Je les vois partir éteindre le foyer.

Je quitte la montagne pour aller en direction de Sélestat. De là, je longe le Rhin pour aller jusqu'à Strasbourg. La route est monotone. Arrivé à Strasbourg, je découvre la cathédrale qui, dit-on, est la plus haute de France. Je ne verrai que cela de Strasbourg. À mon grand étonnement, tous les magasins sont fermés. Comment faire pour pointer ? Je trouve enfin un petit bistrot et commande une limonade. Je parle à la patronne qui seule connaissait le français et lui explique ce que je fais. Au moment de payer, elle me demande si je suis étudiant. Je lui réponds positivement et elle m'offre la consommation. Je trouve cela très sympathique de sa part. surtout que je lui ai fait perdre son temps.

Tout en cherchant ma route dans la ville, je rencontre un strasbourgeois (français) en vélo qui me demande où je vais, car il voit que j'ai l'air paumé. Il m'explique que les horaires sont les mêmes qu'en Allemagne, et tous les magasins, même d'alimentation, sont fermés le week-end. Il n'y a que quelques rares cafés qui soient ouverts, et c'est très mal vu. Il m'explique qu'il a fait un petit tour d'Europe en vélo et connaît ce genre de randonnées. Il m'indique donc le chemin à prendre et nous nous saluons. Avec ma petite tête, j'ai du mal à comprendre et je me retrouve dans un jardin public et ensuite sur l'autoroute.

Je prends plusieurs bifurcations et, impossible, je me retrouve toujours sur l'autoroute. Je commence à m'impatienter et décide de continuer sur l'autoroute, me faisant bien évidemment klaxonner à tout bout de champ par les automobilistes. Au bout de trois kilomètres, enfin je débouche sur une nationale et je vois apparaître à ma droite une piste cyclable que j'aurais dû prendre.

Je décide de camper à Wasselonne qui se trouve à vingt-cinq kilomètres de Strasbourg, où il doit y avoir un terrain de camping.

Malheureusement, le terrain de camping est complet, mais, comme je trouve le coin sympathique, j'ai l'intention de forcer la main. Ce n'est pas pour une nuit que l'on me refusera. Le gérant n'est pas là et j'essaie de converser avec une dame en "javanais", car elle parle un espèce de dialecte allemand que je ne comprends pas. Je comprends enfin qu'il faut attendre le retour du gérant avant 20 heures. Je ne suis pas le seul à attendre. Enfin un jeune homme arrive et trois personnes lui sautent déjà dessus, mais il est intransigeant et n'accepte personne.

Dès le départ de ces trois estivants, je me présente et lui explique mon cas. Je n'ai besoin que d'une douche et d'un simple coin pour dormir. Compatissant à ma demande, il me laisse un coin de terrain où les enfants jouent, m'indiquant que je serai tranquille car il y a une fête au village et les estivants seront partis au début de la nuit. A présent, chaque soirée et fin d'après-midi seront beaucoup plus détendus. Je chercherai le confort que recherche l'être humain en général. Après cette bonne journée, je m'endors heureux et presque certain, sauf accident, de réaliser mon rêve qui avait germé dans mon esprit, il y a six mois.

DIMANCHE 22 JUILLET. ÉTAPE 23 : 196 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 291 KILOMÈTRES.

Ce matin, je prends la montée du dernier col (col de Valsberg). Toujours en pleine forêt, le coin est très joli. Je pointe à Dabo dans le seul bistrot ouvert, mais ils ne parlent toujours pas français. Je passe par Sarrebourg, Morhange, où je fais la rencontre d'un cycliste courant à pieds ! Je m'arrête pour voir quel est son problème. Il me dit qu'il a une roue voilée. Il ne peut donc plus pédaler. Je lui propose mon aide, mais il refuse car il préfère continuer à faire du footing. Il habite à trois kilomètres de là.

J'arrive à Metz, ville de pointage. Il n'y a pas grand-chose d'ouvert mais je trouve un salon de thé. J'achète une grande tarte aux cerises ainsi que deux tablettes de chocolat que je mange sur place, devant le regard étonné de la pâtissière. Je demande ma route pour aller à Longuyon, de peur de me tromper dans Metz. Elle appelle son mari qui m'explique très gentiment. Je les quitte, passe sur la Moselle et longe un de ses affluents.

Ensuite, je rencontre un couple à vélo, qui m'a l'air très sportif. Ils diminuent leur allure et, tout en pédalant, nous discutons du cyclotourisme en général. Ils doivent aller à Nogaro. Ils habitent à Longwy. Ils me quittent donc un peu avant Longuyon, où je pointe dans un petit café très sympathique et je repars en direction de Carignan.

Sur la route, je cherche le terrain de camping indiqué par le couple en vélo qui se trouve près d'un lac. La route est belle et j'avance sans difficulté. J'arrive enfin au camping, règle mon dû et m'installe devant les douches, mais n'en prends pas car cela manque d'hygiène. La soirée se passe très bien à écouter Radio-Luxembourg.

LUNDI 23 JUILLET. ÉTAPE 24 : 199 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 490 KILOMÈTRES.

Je pointe à Carignan et essaie de contacter mes parents pour souhaiter l'anniversaire de mon petit frère. Il a sept ans aujourd'hui. La concierge de l'immeuble n'est pas là. Je repars donc et passe à Sedan. Je me dirige vers Charleville-Mézières en prenant une petite route longeant de temps en temps la Meuse.

Je pointe et arrive enfin à joindre mes parents et souhaiter l'anniversaire à mon petit frère. Je leur dis que tout va bien, heureusement car ma mère en aurait fait une jaunisse. Je suis maintenant dans les Ardennes. La route monte et descend souvent mais ce n'est pas à grande dénivellation. Je pointe à Trelon, à la poste. Le coin est joli et il fait toujours aussi chaud. Durant ce Tour, j'ai toujours eu du très beau temps, même quelquefois trop chaud. C'était bien pour moi qui supporte très bien la chaleur.

Je passe ensuite à Avesnes et me dirige vers Locquignol qui se trouve en plein milieu de la forêt de Mormal. Je me trompe une bonne dizaine de fois de route dans la forêt, mais le coin est tellement joli que cela ne me dérange pas. J'en prends même un malin plaisir. J'arrive enfin à Locquignol, pointe dans un café qui m'indique le terrain de camping de la ville. Je m'installe donc dans le camping en plein milieu de la forêt. Le coin est très tranquille. Je prends une douche délassante, avec radio SVP... Je déguste des fraises achetées au village et passe une excellente soirée beaucoup plus décontracté qu'au début de cette randonnée.

MARDI 24 JUILLET. ÉTAPE 25 : 191 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 681 KILOMÈTRES.

Après une très bonne nuit, je quitte ce lieu paradisiaque pour passer à Valenciennes et pointer à Saint-Amand-les-Eaux, dans une charcuterie. Je prends la direction de Lille, mon prochain lieu de pointage. La route devient plate. Lille est une ville peu agréable à traverser. Je connais un peu, ayant fait un séjour de quinze jours à l'armée dans cette ville.

Je décide de pointer en face de la gare, où il y a plein de gens dehors car il y a une alerte à la bombe. Je remarque que le métro est construit, il était en construction il y a deux ans. Je rentre dans un café pour pointer et, en présentant mon carnet de route, le patron me dit qu'il ne cherche personne. Je refais ma demande au moins cinq ou six fois et il commence à s'énerver en me disant toujours qu'il n'a besoin de personne. Je ne comprends vraiment pas et essaie de lui demander des explications, mais en vain. Je commence à me fâcher un peu et lui dit ne pas comprendre, qu'il n'y a rien de mal à faire le Tour de France. Le patron, confus, s'excuse et me dit qu'il croyait que j'étais chômeur et que je désirais un tampon sur ma carte de travail. Je lui soumets que ce sera peut-être pour l'an prochain, mais pas pour l'instant. Je le quitte sans prendre de consommation, content d'avoir obtenu mon coup de tampon. Je me fraie un passage parmi les gens qui attendaient dehors et quitte Lille sans trop de difficultés.

Je passe par Armentières, Bailleul, Cassel. La région est toujours plate mais j'ai le vent dans le nez. Cela me gêne un peu. J'arrive à Bergues où je pointe au milieu de la ville qui est fortifiée. C'est une ville très typique avec de gentilles habitations.

Après cette petite ville, je prends la direction de Calais. Comme je change de sens, je me retrouve avec le vent presque dans le dos. Je vais assez vite, passe près de Dunkerque et arrive à Calais où je pointe dans une station-service.

Je vais voir si ma marraine est là car en temps de vacances elle est peut-être partie. Je la trouve, ainsi que ses six enfants (ma marraine est Maman SOS) et ma grand-mère. Ils sont tous très contents de me voir et je décide de passer la nuit chez eux. Après un bon bain dans une grande baignoire, je passe une très bonne soirée en leur compagnie.

MERCREDI 25 JUILLET. ÉTAPE 26 : 161 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 842 KILOMÈTRES.

Je repars assez tard de Calais. Ma marraine me donne un pot de confitures avec un plastique en guise de bouchon !... que je place dans ma sacoche. Elle décide de me suivre en camionnette jusqu'à Boulogne. Il commence à pleuvoir avant Boulogne. Je la quitte donc sous la pluie.

Je me dirige à présent vers Étaples, la prochaine ville de pointage. À Étaples, il pleut toujours et je mange sous un pont. Je passe ensuite à Montreuil, puis Abbeville, où je mange à nouveau, et prends de l'argent à la Caisse d'Épargne. Les fonds sont bas !...

Je coupe la Somme et décide de m'arrêter à Poix-de-Picardie où se trouve un terrain de camping (25 francs la nuit). Je ne l'ai pas encore digéré, mais il faut dire que c'est très propre. Cela me rappelle un brevet randonneur au début de l'année où nous sommes passés par là. Je peux dire à présent que les vacances sans soucis commencent.

Ayant le désir d'arriver le vendredi, je dois faire 226 kilomètres en deux jours. Je téléphone à un camarade de ma sœur qui habite Auvers, lui annonçant mon arrivée pour le lendemain après-midi. Il en prend note et je passe une bonne soirée style "Club Méditerranée".

JEUDI 26 JUILLET. ÉTAPE 27 : 118 KILOMÈTRES. CUMUL : 4 960 KILOMÈTRES.

Ce matin, je me lève un peu plus tard. Je nettoie ma sacoche, ayant découvert que les confitures de ma marraine ne se trouvaient plus dans le pot, mais à côté. Je reprends donc la route tranquillement. Je suis très content, mais commence à regretter la montagne.

Je rencontre deux cyclos sur la route qui finissent eux aussi le Tour de France (je les retrouverai, ainsi que d'autres, à la réunion de Paris pour la remise des récompenses). Je pointe à Beauvais dans un café où règne

une ambiance de fête et je repars sur Pontoise. Le paysage m'est familier. Je passe à Méru et arrive enfin à Pontoise où je pointe dans une station-service.

Arrivé à Auvers, je cherche la maison de mon copain. Travaillant au mois de juillet, il n'est pas là. Je décide donc de visiter le coin, et par la même occasion de lui acheter un gâteau. Je reviens et, tout en l'attendant, j'écoute les "Grosses têtes" de Philippe Bouvard, sous l'œil vigilant des gardes de Beni-Sadre qui est en exil dans le coin. Mon copain arrive enfin et je passe une excellente soirée avec de la musique. Il doit partir en Islande pendant le mois d'août et il m'explique son voyage.

VENDREDI 27 JUILLET. ÉTAPE 28 : 108 KILOMÈTRES. CUMUL : 5 068 KILOMÈTRES.

Ce jour-là n'est pas un jour comme les autres. Cet après-midi, le Tour de France sera bouclé. J'en ai la certitude (quitte à le finir à pied). Je salue mon camarade et quitte Auvers pour la direction de Vernon. Mais je me trompe souvent de route dans la ville nouvelle de Cergy-Pontoise.

Je pointe de justesse à Vétheuil, ayant oublié ce lieu de pointage. Je passe à Vernon, où je pense déjà au 1 000 Randonneur que je dois faire au mois de septembre et qui m'effraie un peu. Je suis en pleine forme et passe très bien la côte après Gaillon. Je passe à Louviers et arrive à Elbeuf par Saint-Pierre-lès-Elbeuf. Ma dernière rencontre sera deux cyclistes anglaises que je laisserai bien vite tomber tellement je déborde de joie intérieure.

A Elbeuf, je manque de me faire écraser et j'essaie de me raisonner afin d'être plus calme. Le boulanger étant fermé, je pointe au café de la poste et j'envoie en recommandé mon carnet de route.

Ainsi va prendre fin une si belle balade. De ce regret naît une joie d'avoir fait ce que je voulais et d'être arrivé à la date prévue (je voulais faire la sortie-détente du samedi qui sera un très grand souvenir pour moi).

Je redoutais, durant mon tour, d'éprouver des difficultés physiques, mais plus j'avais plus je me sentais solide. Je ne ressentais pas les séquelles de la veille. J'avais soif de vivre et de réussir ce que je m'étais fixé. Je pense que cette expérience m'a appris à me connaître, car on ne se connaît pas, on apprend à se connaître.

Le bilan mécanique a été satisfaisant : seulement un rayon de cassé et aucune crevaison. J'ai perdu durant ce Tour cinq kilos, plutôt à cause des nerfs que de l'effort physique. Le Tour de France, c'est 5 000 kilomètres, dont quelques centaines de kilomètres m'étaient connus, 46 départements traversés, 35 cols. Mais c'est aussi une aventure qui doit être vécue une fois. C'est aussi un test physique et moral. Mais c'est plus sportif que touristique. On voit beaucoup de choses mais trop rapidement, et on est contraint à rester dix à douze heures par jour sur le vélo.

Il y a beaucoup de paysages qui resteront gravés dans ma mémoire. Je ne sais pas bien dire ce que je ressens mais cela est à faire, il suffit d'avoir une certaine volonté et un peu de courage. "La chance aide parfois, le courage toujours". L'ayant fait, je n'ai plus besoin de m'en souvenir. Il ne faut pas vivre sur son acquis comme j'ai réussi, tout le monde peut le faire. Maintenant, il faut aller de l'autre côté de nos frontières voir ce qu'il s'y passe.

Je voulais dire aussi deux mots à tous les gens du GTR avec qui j'ai roulé cette année et que j'aime bien. Je les ai trouvés sympathiques et je les remercie de m'avoir accepté au sein de leur club. Je pense que nous avons tous des différences, mais nous sommes, en fin de compte, égaux et l'on ne doit pas se calomnier, ni se faire la guerre, sinon l'ambiance devient difficilement vivable.

Quel enfant ne rêve pas d'avoir fait le Tour de France? Le rêve est réalisé. Il faut maintenant penser à autre chose, car il n'y a pas que le vélo dans la vie. Être passionné n'est pas bon. Il faut être raisonnable et consommer la vie sans en prendre trop d'un coup, sinon gare à la chute. Le plus important, c'est d'essayer de rendre les gens heureux durant notre vie (la tendresse ou l'amour et la connaissance sont les deux concepts à appliquer obligatoirement). Pour cela, il faut de la volonté et nous pouvons soupirer comme Monique Brossard-Legrand: "Le mal du siècle, dit-elle, ce n'est pas le cancer mais l'abdication, c'est l'homme qui perd l'espoir".

Ce compte-rendu n'est pas complet mais je n'aime pas écrire et j'espère que je ne vous aurai pas ennuyés.

Pierre Hellier